

## FEUX CROISES n° 16

- Qu'auras-tu de plus après ? s'emportait le père. Et Max d'avouer rougissant : - Je voudrais voir ce qu'il y a derrière.

Et le père de rire, d'un grand rire d'homme aguerri per le temps et que rien n'étonnait plus. : Ecoute fils, avait-il dit. Derrière, il y a des forêts, des champs et des maisons. Et il y a des hommes, des femmes qui élèvent des enfants. Des chiens, des chats. Tout comme ici ! Quand tu seras plus grand et si tu le veux toujours, nous irons ensemble, mais par la route. Il avait pris un temps pour réfléchir avant de promettre : Nous attellerons le buggy et nous ferons le voyage !

Ils n'avaient jamais pris la route ensemble, pour contourner Maraysse, le temps ne l'avait pas permis. Le buggy dormait sous la poussière, ses bras levés au ciel. Le vieux cheval était mort de vieillesse, aussitôt remplacé par « Rosalie », une berline Citroën bicolore dont l'odeur d'essence lui donnait la nausée. Après tout, ce n'était rien. Rien qu'une promesse pour calmer un caprice d'enfant.

Dès son plus jeune âge, Max avait craint son père, redouté son odeur d'homme. Une odeur de forêts humides, mêlée de tabac et de cuir où se nichait parfois un relent de bêtes sauvages. Hors de son Etude, le grand chasseur n'avait pas son pareil pour traquer le sanglier dans les épais fourrés, tirer la grive dans l'aube rose ou surprendre le lièvre friand de thym. Et Max qui détestait le sang se troublait face à cette virilité ainsi affichée. « Tu sens, reprochait-il parfois, repoussant son père à deux mains. »

Il y avait bien longtemps que Max ne songeait plus à cette époque. Ce retour sur l'enfance, cette remontée de souvenirs étaient peut-être un signe de vieillissement. Idée désagréable qu'il rejeta aussitôt. L'été s'étirait, n'en finissait plus de doré la campagne qui, de toutes ses brûlures, aspirait à la pluie. Les roses, succédant aux roses, emplissaient la pénombre d'une odeur miellée. Une odeur de femme... Il pensa à Eva. Si douce dans sa féminité presque enfantine, ses gestes lents et précis. Soudain, couché à ses pieds, son épagneule tressaillit. Sortie de l'ombre, tout en bas, il la vit apparaître dans une trouée claire. Sous sa poussée, la lourde grille gémit. Elle avait mis sa robe bleue dont le tissu léger, plaqué contre son corps, en soulignait les longues

jambes, les seins menus, haut placés. Au rythme de sa marche, ses boucles indociles dansaient sur ses épaules, comme poudrées d'un peu de lune.

- Vous ? souffla-t-il, pour lui-même, en s'arrachant du banc.

Il traversa la terrasse à longues enjambées, descendit les marches de pierre, s'approcha incrédule, sans se presser, de crainte de la voir disparaître. Elle s'était immobilisée près des pivoines. Et comme il en avait si souvent rêvé, Max prit son visage entre ses mains pour le contempler. Sous l'effet de la lune, la peau si fine prenait un velouté laiteux, les yeux, d'un bleu tendre, brillaient d'un éclat métallique. Sans mot dire, il l'attira vers lui et baisa longuement ses lèvres offertes. Elles étaient chaudes, douces, un peu crispées. Alors pris de vertige, il ferma les yeux.

- Venez, souffla-t-il, comme une prière, esquissant un pas en direction du château.

L'attrait était trop fort. De nouveau, leurs lèvres s'unirent. Un long frisson parcourut la jeune femme, la soudant à Max. Et lui, tout à son désir, referma les bras sur l'offrande, étonné du corps gracile qui épousait le sien sans retenue.

- Entrons, dit-elle à son tour.

De ses bras vigoureux, il la souleva de terre pour gravir les marches de la terrasse. Elle lui fit un collier de ses bras. - Max... Avec fougue, la bouche de Max écrasa la sienne, éteignant toute explication. Vaincue, elle renonça, posa sa tête sur son épaule et, réfugiée contre son torse puissant, sentit son cœur s'emballer. - Il y a si longtemps, avoua-t-elle dans un soupir. Je crains de ne pas...

A son réveil, Max était seul, il étira ses membres avec un bien-être animal. Une plaque de soleil, glissée entre les volets, allumait le plancher où dansait la lumière. Il sauta du lit et le tableau qu'il aperçut de la fenêtre le remplit de bonheur. Accoudée à la balustrade, inondée de lumière blonde, Eva l'attendait. Il eut un franc sourire de bonheur pour cette chevelure d'un blond cendré, moirée de mèches d'un or plus clair qui scintillait au soleil. Un beau matin se dessinait, s'installait du mieux qu'il pouvait dans la douceur de l'air comblé d'odeurs que la rosée avait réveillées.

- Viens, dit-elle, l'entraînant vers la maison.

La cuisine s'ouvrait sur la terrasse, vaste pièce grossièrement dallée, aux solives noircies de nombreux feux de bois. Dès son réveil, Eva avait tiré du buffet de jolies tasses blanches fleuries de roses pâles qu'elle avait déposées sur une nappe blanche brodée d'initiales rouges au point de croix. L'ombre se jouant des couleurs, teintait de vert le regard qu'elle leva vers lui.

- Tu as sorti la vaisselle de ma mère ! lança-t-il amusé.

Le tutoiement caressa le cœur de la jeune femme autant que la chaleur des mains de Max sur sa peau nue. Elle s'accorda une longue pause et se mit à sourire à sa pensée avant de le questionner. - Je n'aurais peut-être pas dû ?

- Au contraire !

Son rire, ouvert à pleines dents, avait une rondeur contagieuse. Soulagée, elle lui répondit. Ils déjeunèrent de bon cœur, mordant la même tartine, buvant à la même tasse comme deux enfants insoucients.

- Elise est venue ce matin, dit Eva, redevenue sérieuse. Ma présence a paru la gêner, elle est repartie aussitôt.

Max approuva : - Elle vient chaque matin en effet. Pour entretenir la maison.

- Seulement la maison ? émit-elle, non sans malice.
- Sans elle, dit-il riant de la question, la maison serait à l'abandon. Ma mère et ma tante ne sont plus que deux charmantes dames incapables de faire autre chose que des bouquets, des tartes et des confitures.

Soudainement rêveuse, elle appuya sa joue contre son épaule, à cent lieux de leur propos. – Je dois partir bientôt, murmura-t-elle.

Ignorant la déclaration, il proposa une promenade.

Longeant la rivière, ils allèrent plus loin que le petit pont de bois, suivirent l'étroit chemin qui musardait sous une lumière verte apportée par les saules poussant à l'envie. Certains, comme des femmes en pleurs, mêlaient leur longue chevelure à l'eau claire : Je dois partir, répéta-t-elle, se serrant contre lui de tout son corps.

Elle avait parlé d'une voix ferme dans le but de se faire mal. Une dureté tournée contre elle, sans autre but que de se convaincre. Il posa sa joue sur la masse de ses boucles, se soula de leur odeur sans retenue.

- Qui peut changer le cours des choses...murmura-t-il, avant de se reprendre. Je n'ai pas ce pouvoir, mais il est, à mon avis, encore trop tôt pour partir. Laisse d'abord la paix s'installer.
- Je n'ai aucune confiance en Staline, avoua-t-elle en se dégageant avec une légère grimace. La Russie n'a jamais été l'alliée de mon pays.
- De Gaulle a eu une entrevue avec lui, rétorqua Max. Un accord sera peut-être trouvé. Il me paraît clair que le socialisme est le mode de vie que désire la majorité des nations.
- Un châtelain socialiste ! souligna-t-elle, non sans moquerie. Voilà qui est surprenant.

Son rire précéda la réponse, un grand rire parti du fond du cœur, celui d'un homme presque heureux.

- Non ! Pas toi, protesta-t-il. Il fut un temps où être noble était devenu une tare. Serai-je coupable d'être ainsi taré ? Même Rousseau, notre grand Jean-Jacques, se méfiait de la noblesse héréditaire. Il lui préférait une aristocratie élective ! Il appuya ses dires d'un franc sourire, pour reprendre : -Je ne me sens responsable de rien. A vingt-cinq ans, j'étais libéral mais intolérant ! A quarante, me voici réfractaire pour certains, surprenant pour d'autres ! Pourtant, je pense être toujours le même.

Un besoin de vie légère s'empara d'Eva. Elle baissa la voix pour lui confier : - J'aurais aimé que la vie avec toi soit plus longue. Tu m'as appris à aimer les hommes, le partage, le bonheur.

Ces paroles le comblèrent. Il marqua un temps avant de lancer : - Ce qui sous-entend que tu m'as pardonné ? - Depuis longtemps.

Eva baissa la tête, redevenue pensive. – On doit apprendre la clémence. J'ai toujours regretté de n'avoir pas su pardonner mon père...

- Qu'avais-tu à lui reprocher.
- Des tas de choses dont ma mère l'accusait.
- Mais encore ? à suivre.....

-

-